



Nicolas Bricas, Olivier Lepiller, Audrey Soula et Chelsie Yount-André (dir.)

Manger en ville Regards socio-anthropologiques d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie

Éditions Quæ

Chapitre 1 - Tensions autour de l'alimentation de l'enfant dans la ville d'Oran (Algérie)

Mohamed Mebtoul, Hamdia Belghachem, Ouassila Salemi, Malika
Bouchenak, Karim Bouziane Nedjadi, Nabil Chaoui et Imad Boureghda

Éditeur : Éditions Quæ
Lieu d'édition : Éditions Quæ
Année d'édition : 2020
Date de mise en ligne : 2 avril 2021
Collection : Update Sciences & Technologie
ISBN électronique : 9782759233908



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

MEBTOUL, Mohamed ; et al. *Chapitre 1 - Tensions autour de l'alimentation de l'enfant dans la ville d'Oran (Algérie)* In : *Manger en ville : Regards socio-anthropologiques d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie* [en ligne]. Versailles : Éditions Quæ, 2020 (généré le 12 avril 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/quæ/32997>>. ISBN : 9782759233908.

Chapitre 1

Tensions autour de l'alimentation de l'enfant dans la ville d'Oran (Algérie)

*MOHAMED MEBTOUL, HAMDIA BELGHACHEM,
OUASSILA SALEMI, MALIKA BOUCHENAK, KARIM BOUZIANE NEDJADI,
NABIL CHAOUI, IMAD BOUREGHDA*

Résumé. Nous souhaitons appréhender, dans une perspective du genre, la question de l'alimentation de l'enfant dans la ville d'Oran. Il s'agit de mettre en exergue les tensions qui marquent profondément le travail culinaire assuré par les mères au profit de leurs enfants et de leurs maris. Pour ce faire, une enquête ethnographique a été menée dans six quartiers socialement diversifiés d'Oran, dans les domiciles des familles, auprès de vingt mères de conditions sociales différentes; nous appuyant sur des entretiens, l'observation des interactions entre les parents et les enfants au cours des repas et les photos qui nous permettaient de visualiser les produits stockés au réfrigérateur et de documenter les différents repas pris par les enfants. Nos résultats montrent la charge de travail physique et mentale pesante, portée uniquement par les femmes, dans les différentes étapes du travail culinaire assuré sous pression temporelle.

►► Introduction

L'importante rente pétrolière¹ durant la décennie 2000 a favorisé les importations massives de produits alimentaires dans un système socio-économique et politique profondément dépendant des pays européens. Les mutations alimentaires rapides observées en Algérie, durant cette période faste, sont dominées, sans être exclusives, par le sucre et le gras, au détriment des protéines végétales (Chikhi et Padella, 2014). Elles traduisent aussi les impositions politiques qui se sont greffées dans le double espace urbain et domestique profondément genré à l'origine des inégalités entre hommes et femmes algériens. L'extension brutale administrée par le haut de la ville d'Oran à sa périphérie (Madani, 2016), pour tenter de répondre rapidement et dans la précipitation à une demande sociale importante de logements, a été accompagnée d'une implantation tous azimuts de dispositifs commerciaux localisés dans

1. Le prix du baril de pétrole a atteint plus 100 dollars durant les années 2000. Le pouvoir algérien a mobilisé les revenus pétroliers, en promettant, dans une logique populiste, une «vie sociale meilleure» par la médiation de la consommation alimentaire, dans le but d'obtenir la paix sociale.

les différents quartiers (commerces de détail, supérettes, centres commerciaux et marchés informels). Les produits alimentaires déferlent de façon analogue dans tous les espaces urbains. La « transition alimentaire » brutale a privilégié les produits transformés industriellement, souvent riches en sucre et en lipides. Ils ont contribué à la fabrication du statut de consommateur socialement différencié, sous l'impulsion du politique, qui efface celui de citoyen (Mebtoul, 2018)².

Notre chapitre se propose de questionner la manière dont les normes de genre dans les familles oranaises d'aujourd'hui peuvent configurer le mode alimentaire de l'enfant. La dimension genrée de la nourriture de l'enfant met au jour ses multiples tensions que Steiner (2017) caractérise par les rapports d'opposition liés aux rationalités et aux logiques divergentes, déployées par les acteurs sociaux dans la double sphère familiale et urbaine. L'alimentation des enfants, loin de se limiter au plaisir et à la santé de ces derniers (Corbeau et Poulain, 2002), permet aussi de faire émerger la question des statuts socialement différenciés des mères et des femmes oranaises (Belghachem, 2016). On rappellera que les femmes font l'objet d'un double étiquetage dans la société algérienne qui opère une discrimination entre « femmes du dedans » et « femmes du dehors ». Dans le langage ordinaire, « les femmes du dedans » sont identifiées par les hommes à la « bonne » mère, celle qui produit et reproduit l'ordre social patriarcal, en intériorisant ses fondements et ses règles (Mebtoul, 2001). C'est aux « femmes du dedans » d'assurer le travail domestique (Cresson, 1995) qui inclut la nourriture des enfants et de leur mari. « *El oum* » (أولم), qui désigne la mère ou encore « la propriétaire de la maison », est un mot chargé de sens qui sous-entend la sacralisation du statut des mères survalorisées socialement et affectivement. La maîtrise des zones d'incertitude par les mères (rangement ordonné des affaires des enfants et de leur mari, mise en ordre de l'espace domestique, compétences multiples dans la préparation des repas, etc.) leur octroie une autorité en creux, *de facto*, sur les membres de leur famille. La mère nourricière et donatrice est ici socialement reconnue au détriment de la femme définie comme une personne autonome qui, elle, est identifiée à « la femme du dehors » stigmatisée et discréditée par les hommes. Cette dernière aurait en effet transgressé les normes de genre en réclamant plus de liberté dans l'espace public, refusant d'assumer ses responsabilités en tant que mère dans l'espace domestique. Cette vision patriarcale persiste dans la société algérienne. Elle sous-entend le diktat des hommes qui considèrent que seules leurs « vérités » recouvrent un sens pertinent, au contraire des points de vue féminins et enfantins. Faut-il pour autant s'inscrire dans une logique passéiste en affirmant que les mères, « les femmes du dedans », n'auraient aucune possibilité de résister à l'ordre social dominant ? Si notre chapitre insiste sur les contraintes pesantes qui obligent les femmes oranaises, même quand elles ont une activité professionnelle, à se mobiliser pour s'occuper de l'alimentation, en assumant leur statut de mère, leurs actions quotidiennes, tout en nuances, leur permettent de résister, de détourner, de transgresser les normes de genre, mais sans remettre fondamentalement en question la domination masculine. Elles mobilisent des ressources cognitives, affectives et un savoir d'expérience qui leur permettent de produire des jugements rapides sur les repas à préparer, de prévoir et d'organiser en conséquence l'activité alimentaire

2. Dans notre ouvrage récent *Algérie. La citoyenneté impossible ?*, nous rappelons que la citoyenneté est profondément liée à la reconnaissance publique et politique de la personne, qui fait largement défaut pour les femmes en Algérie, nous référant aux travaux importants d'Étienne Balibar (2001).

de l'enfant pour faire face à une temporalité serrée, du fait du double travail professionnel et domestique. Le jeu entre les normes de genre ne peut donc être sous-estimé pour comprendre la complexité de l'activité alimentaire assurée par les femmes. Inventivité et bricolage des repas de l'enfant sont centraux pour les mères qui tentent de « ruser » avec le temps pour réduire la charge de travail. Intégrer leur enfant à la crèche, plutôt que de le garder à domicile jusqu'à son entrée à l'école à l'âge de six ans, comme c'est l'usage dominant en Algérie, est aussi une façon de se détourner provisoirement du travail domestique de santé, pour se donner du temps à soi, aussi court soit-il. L'absence des maris du domicile familial, loin d'être uniquement liée à des raisons professionnelles, se fonde sur leurs représentations sociales des rôles masculins antinomiques avec l'activité domestique. Ils se considèrent avant tout comme les pourvoyeurs de ressources financières « vitales » à leurs yeux, pour autoriser la reproduction de l'ordre familial.

En outre, les aliments d'origine animale, en particulier les viandes, sont entreposés en quantité importante à l'intérieur du congélateur. Ceci concerne plus particulièrement les femmes qui exercent une activité professionnelle ou celles de conditions sociales aisées en raison de la cherté de la viande. Il leur suffit de peu de temps pour décongeler la viande et procéder à la préparation du repas. Celui-ci est strictement l'œuvre des femmes. Le stockage des aliments est une forme d'anticipation qui leur permet de réduire le temps consacré aux achats extérieurs.

Le caractère dynamique des rapports de genre (Devreux, 2001) configure les façons de préparer à manger pour l'enfant. Les femmes ont des marges de manœuvre pour s'opposer à certaines exigences du mari. La notion de consentement peut être détournée à leur avantage, selon les situations et les moments (Liogier, 2018). Par exemple, les femmes peuvent justifier leur refus de faire la cuisine, ce soir-là, par la fatigue et la maladie. Elles peuvent aussi refuser de participer à l'acte sexuel, malgré la demande insistante du mari. Ne souhaitant pas une grossesse imposée par le mari et ses parents, elles n'hésitent pas, pour certaines d'entre elles, à prendre clandestinement la pilule. Si les résistances des femmes intègrent les rapports de genre et les autorisent ponctuellement à s'en accommoder, elles n'effacent pas, loin de là, la domination du sexe masculin (Mebtoul, 2010).

Il semble difficile d'occulter la charge de travail physique et mentale assurée quotidiennement par les mères oranaises durant le processus culinaire destiné aux enfants et à leurs maris. Les privations et les sacrifices consentis au bénéfice de leurs enfants les conduit à « s'oublier », selon leur expression, pour « s'habiller » du statut de mère, indissociable de la logique fusionnelle avec leurs enfants (Mebtoul et Salemi, 2017). Les « femmes du dedans » s'approprient l'espace ménager, avec tout ce que cela implique comme surinvestissement domestique. Du fait du retrait du mari de l'espace familial, les femmes « du dedans » vont s'agripper affectivement à leurs enfants, en construisant des liens sociaux intimes avec les filles et les garçons, leur proposant, sans l'accord du mari, de l'argent de poche, évoquant les questions de mariage et de sexualité, même de façon très métaphorique (Mebtoul, 2018).

Elles sont contraintes de jongler avec le temps perçu comme une épreuve qu'il importe de gérer mentalement en tenant compte de tous les aléas : heures de classe variables des enfants, absences du mari, disponibilité ou non du transport, double travail domestique et professionnel. L'activité domestique est caractérisée par les

actes ordinaires, gratuits et invisibles, assurés de façon dominante par les femmes. Ils sont socialement peu reconnus par les hommes et les responsables sanitaires : par exemple, donner à manger à son enfant, le laver, l'habiller correctement pour qu'il ne prenne pas froid, le veiller toute la nuit quand il est malade, etc. On est en présence d'une production genrée de santé assurée essentiellement par les femmes (Mebtoul, 2010). Il leur est impossible de fuir le travail domestique face aux regards des autres. Il s'agit de ne pas « perdre la face » (Goffman, 1973). Même si elles se plaignent souvent de l'importante charge de travail, elles se perçoivent responsables de l'alimentation de leurs enfants, tout en étant loin de contrôler tous les produits alimentaires pris par ces derniers, en raison des influences sociales multiples des autres membres de la famille ou des camarades de classe. Enfin, le mari, souvent absent du domicile familial (travail, sortie avec ses amis au café, à la mosquée, etc.), achète à profusion des confiseries à ses enfants. En l'absence physique du mari dans l'espace familial, le produit sucré est un substitut, devenant un médiateur sur le plan affectif entre le père et l'enfant (Aries, 1997).

Le travail domestique englobe ainsi les actes culinaires imbriqués dans les soins — au sens de prendre soin des enfants dans tous les aspects de la vie quotidienne (les nourrir, les habiller, les veiller la nuit quand ils pleurent, les prendre en charge quand ils sont malades, etc.) — et est assuré sous la responsabilité des mères. La division genrée du travail (Kergoat, 2000) s'opère sous une pression temporelle encore exacerbée quand les femmes exercent une activité professionnelle. Rappelons que le taux d'activité global des femmes en Algérie est de 17%. Il représente un des taux les plus faibles du monde arabe.

Le statut de femme s'efface derrière celui de la mère nourricière et donatrice, qui est contrainte de s'adapter à une dynamique alimentaire façonnée en grande partie par les pouvoirs publics. Les mères n'ont pas la maîtrise de l'intense circulation des produits alimentaires, notamment sucrés, dans les écoles, les crèches et autres espaces privés des proches parents de l'enfant. Elles tentent de s'adapter ou de résister sans pour autant être détentrices d'un pouvoir réel sur la nourriture de leurs enfants.

Notre chapitre s'appuie sur une approche ethnographique, qui nous a permis d'analyser les quatre repas pris quotidiennement par les enfants âgés de 0 à 7 ans, d'identifier les contraintes des mères durant le travail culinaire et de rendre visibles certaines tensions qui semblaient récurrentes. L'immersion dans les domiciles des vingt familles a permis aussi d'observer les interactions entre les mères et leurs enfants et de décrire les aliments stockés dans le réfrigérateur. Des entretiens approfondis ont été menés par une étudiante en master avec les mères qui résident dans six quartiers socialement diversifiés d'Oran. Ce chapitre est en partie issu du mémoire de master en sociologie de la santé soutenu en 2016 par Hamdia Belghachem sur le thème des pratiques alimentaires de l'enfant à Oran sous la direction de Mohamed Mebtoul.

Notre chapitre est structuré en deux points. Nous insistons sur la charge de travail physique et mentale des mères, durant le processus culinaire, dévoilant la prégnance des normes de genre au cœur de la préparation de l'alimentation de l'enfant. Il nous semblait par ailleurs important de mettre en exergue la contrainte temporelle à laquelle sont confrontées les mères, indissociable des types de repas préparés à leurs enfants.

» Préparer le repas de ses enfants : une charge de travail physique et mentale

« Ce que je fais aujourd'hui, je le refais le lendemain » : ce propos anodin énoncé par les femmes sur le travail domestique, intégrant les tâches culinaires, se réfère à la définition du quotidien de Henri Lefebvre (1968); mettant l'accent sur « la somme des insignifiances » dominées par la répétition, la routine, la banalité des actes assurés dans la préparation de l'alimentation de l'enfant. Ceci imprègne profondément le corps de ces femmes. Le travail culinaire est à l'origine de l'épuisement physique des femmes. Il est prenant, difficile, ingrat, par les choix alimentaires qu'il faut opérer quotidiennement, devant être gérés mentalement pour éviter les conflits dans l'espace domestique. La surcharge de travail domestique a des effets pervers sur leur santé. Elles sont contraintes d'en assumer totalement la responsabilité. Le mari n'est pas évoqué comme un acteur important dans la contribution au travail culinaire. Effacé durant la préparation du repas, il est présent pour contrôler la nourriture devant répondre à ses aspirations gustatives.

Nassima est âgée de 39 ans. Elle a deux garçons âgés respectivement de 4 et 2 ans. Elle est administratrice dans une entreprise éloignée de son domicile. Son mari est commerçant. Les tensions liées au travail culinaire assuré au profit des enfants ne sont pas liées à sa méconnaissance de ce qui devrait être « bon » pour leur santé, mais à la fatigue et à l'épuisement, la conduisant à faire dans l'urgence. Tout en se disant « informée » que les aliments qu'elle utilise ne sont pas « sains pour son enfant qui est atteint d'anémie », elle explique ses choix culinaires par les contraintes auxquelles elle doit faire face :

« Je travaille et mon boulot est très éloigné de mon domicile. Mes enfants sont éparpillés à la crèche. Quand je rentre le soir du travail, je suis fatiguée et épuisée. Je suis dans l'incapacité de leur préparer le dîner. Je me limite à des aliments congelés (viande hachée, poissons, frites). »

La dimension genrée s'incruste dans la préparation du repas de ses enfants, obligeant la femme à un effort de réflexion sur les aliments qu'il importe de sélectionner, en tenant compte de ses contraintes quotidiennes liées au travail professionnel, au transport, à la maladie de ses enfants. Reprenant les travaux de la philosophe de l'éducation Nel Noddings (2013), Vanina Mozziconacci (2017) rappelle la distinction entre le *care* « naturel, spontané » et le *care* « éthique » qui implique un effort de réflexion. Elle ajoute :

« Tous les deux ont néanmoins pour noyau un même phénomène que Nel Noddings caractérise par le terme “*engrossment*” qu'on pourrait traduire par “absorption”, au sens de “concentration” qui consiste dans le fait de se “sentir avec quelqu'un d'autre”. »

La nourriture de l'enfant, au-delà de la charge de travail physique portée par les femmes (se lever le matin très tôt pour offrir le petit déjeuner à son enfant, éplucher les pommes de terre, laver la salade, faire manuellement la vaisselle laissée en instance après le dîner de la veille, acheter les produits manquants, etc.), s'accompagne aussi d'une charge de travail mentale pesante. Elle intègre les soucis des femmes qui pensent à la qualité des aliments préparés, aux divergences de goûts entre les enfants ou à leur refus de manger le repas préparé, lorsqu'il ne leur convient pas.

Les tensions sont prégantes dans l'alimentation des enfants, obligeant les mères, très proches d'eux, à agir activement pour tenter de limiter les conflits, sans toujours y réussir. Écoutons Radia, 36 ans, sans activité professionnelle, avec quatre enfants, dont l'une, âgée de 7 ans, est diabétique :

« Depuis que ma fille est malade, elle est très chouchoutée. J'interdisais à tout le monde de l'embêter, leur disant qu'elle est malade, "la pauvre". Je me rendais compte que j'ai exagéré parce que je sens qu'elle profite bien de cette situation. C'est alors que j'ai pris conscience de ça, en voyant que ses frères et ses sœurs qui en pâtissent et qui sont privés de sucreries à cause de leur sœur malade ; pour remédier à cela, je prépare un bon menu varié, et je lui dis : "Toi tu es malade. Je ne te donne pas". Elle se fâche. En la voyant comme cela, j'ai le cœur brisé ! Elle me laisse faire l'insuline, mais refuse de manger, alors, je suis obligée de lui donner ce qu'elle veut. »

Les tractations douloureuses entre les mères et leurs enfants, dominées par une logique fusionnelle, semblent rarement à leur avantage (Mebtoul et Salemi, 2017).

La double charge physique et mentale (Mebtoul, 2001) se traduit dans le langage ordinaire des mères, par l'usage fréquent de trois mots chargés de sens. « *Chga* » (ءاقشل) signifie dans la langue arabe dialectale « pénibilité et charge de travail physique exténuante », dévolue uniquement aux femmes. « *Ham* » (مطام) peut se traduire par les « soucis et les incertitudes du lendemain », à l'origine des tensions et des conflits avec les enfants et le mari à propos de la nourriture préparée et de la lenteur du service d'un repas pas prêt à temps, ou qu'on est obligé de réchauffer. Les raisons de ce retard ne sont pas prises en considération par les hommes. Le plus important pour les enfants, notamment les garçons, et pour le mari c'est d'insister sur l'urgence de manger. Les garçons pressent leur mère au motif qu'ils ont classe : « Maman dépêche-toi. Nous allons être en retard ». Le mari évoque les embouteillages sur la route, fatigants à ses yeux. Il souhaite donc manger rapidement pour se reposer.

Éprouvées par le travail culinaire banalisé, sous-estimé, naturalisé, dévalorisé, les femmes mobilisent le mot « *l'hana* » (ءانل) signifiant la quête de tranquillité, pour éviter les tensions dans l'espace familial. Peu importe que leur corps soit sous tension (Mebtoul *et al.*, 2018), elles se perçoivent dans l'obligation de répondre à toutes les attentes de leurs proches. Pour limiter leur charge de travail, elles opèrent une hiérarchisation des tâches. Elles laissent en suspens, jusqu'au moment où elles se sentent plus reposées, celles qui leur semblent les plus lourdes, comme laver le sol après avoir mangé. L'allaitement maternel est souvent pratiqué par les mères pendant les cinq ou six premiers mois après la naissance du nouveau-né. Ce type d'allaitement est ensuite abandonné au profit du lait artificiel. Elles contournent ainsi les injonctions de leurs maris qui se réfèrent à l'islam canonique, lequel fait obligation aux femmes de pratiquer l'alimentation au sein pendant deux ans. Si cette prescription religieuse est appréciée par les hommes, elle est progressivement rejetée par les femmes qui refusent de plus en plus la contrainte des réveils nocturnes et évoquent la fatigue et les douleurs aux seins générées par ce type d'allaitement maternel. Même lorsqu'elles considèrent le bienfait de l'allaitement au sein, elles privilégient l'allaitement artificiel. Kheira est âgée de 41 ans. Elle n'exerce aucune activité professionnelle. Elle a cinq enfants. Son mari est brigadier de police.

« J'ai trop souffert de l'allaitement au sein avec mes autres enfants. Je me levais la nuit pour les allaiter. J'avais mal aux seins. J'ai décidé d'arrêter pour le plus petit, malgré que mon mari et ma belle-mère me l'imposent encore parce que l'islam l'exige. »

Nos observations fines du travail culinaire semblent montrer que les multiples résistances des femmes aux injonctions qu'elles reçoivent ne remettent pas en question le travail domestique (Cresson, 1995) qui est davantage l'objet de modulations, de réaménagements, de relâchement temporaire face à la fatigue. Certaines d'entre elles s'accordent des moments de répit avec l'accord du mari (sortir avec les enfants, une fois par semaine pour dîner dans une pizzeria, prendre les enfants dans un parc pour leur permettre de jouer, se rendre au bain avec les voisines, etc.).

► La pression temporelle subie par les femmes

Le temps des femmes oranaises ne peut pas être dissocié de leur expérience sociale, de la double activité professionnelle et domestique pour certaines d'entre elles, et des espaces dans lesquelles ces activités ont lieu. On peut évoquer ici leur implication totale dans le travail domestique, du fait de l'absence du mari durant la journée, vaquant à ses activités professionnelles ; une attente stressante d'un taxi durant une durée indéterminée, pour se rendre à son travail ou récupérer son enfant à la crèche ; la veille solitaire, toute une nuit durant, d'un enfant diabétique ; l'anticipation mentale permanente (Que faut-il acheter ? Quel repas faut-il préparer pour le lendemain ? etc.). L'espace privé peut influencer négativement sur la temporalité des femmes de conditions sociales modestes : un logement exigu dépourvu de moyens modernes pour cuisiner rapidement, avec tous les risques liés notamment à l'usage du gaz butane (fuite de gaz, accidents domestiques, etc.). Le flou organisationnel dans les institutions publiques reconfigure le temps des femmes contraintes à des déplacements répétitifs (absence du médecin ce jour-là au centre de santé, indisponibilité des vaccins, attente pour obtenir un papier administratif, etc.). La temporalité des activités quotidiennes pèse lourdement dans la reproduction des rapports sociaux de sexe.

Les femmes prennent les décisions concernant les différents achats, le rythme alimentaire et la nature du repas. Samira est âgée de 40 ans. Elle est enseignante au lycée. Son mari est commerçant en Turquie. Ils ont quatre enfants. Les trois filles sont âgées respectivement de 3, 5 et 7 ans. Le garçon, l'aîné, est âgé de 13 ans. La double activité domestique et professionnelle ne permet pas à Samira de disposer du temps nécessaire pour préparer ce qu'elle considère comme un « vrai » repas de midi. Elle se trouve contrainte au bricolage, variant les mets selon son emploi du temps professionnel. Ses actions au quotidien sont indissociables d'un imaginaire alimentaire, à penser au plat pouvant être acquis ou préparé rapidement. Ceci accentue sa charge de travail mentale. La temporalité est une épreuve qu'il importe de gérer mentalement. Samira se limite à des mets achetés, préparés et mangés dans l'urgence. Le déjeuner est généralement composé d'une pizza ou de sandwichs acquis dans un fast-food situé non loin de chez elle. Elle opte aussi pour le réchauffement des restes du dîner pris la veille, considéré comme un repas important qui doit contenir de la viande de poulet ou d'agneau. Le fait d'être seule à assurer toutes les

tâches (approvisionnement, choix des menus, préparation du repas, etc.) est très mal vécu par Samira. Elle évoque l'épuisement quotidien à l'origine du double travail, professionnel et domestique, ce dont rendent compte nos notes d'observation au domicile de Samira :

«Nous étions restés deux jours chez elle. Fatiguée en rentrant du travail, elle est contrainte d'opter ce soir-là pour une pizza destinée à ses enfants. Elle est surtout culpabilisée de ne pas avoir pu préparer un "véritable" repas au profit de ses enfants.»

Quand le temps le lui permet, Samira n'hésite pas à préparer pour le dîner un plat composé de viande de poulet ou d'agneau. Elle privilégie les plats suivants : tajine, rôti de poulet, gratin composé de viande d'agneau et d'aubergines.

Le temps culinaire s'ancre dans le fonctionnement familial dominé par la ségrégation dans la préparation du repas. Le temps pour la femme, la fille, le mari ou le garçon, n'a pas le même sens. Il n'est pas mobilisé de la même façon, il est régulé selon des préoccupations et des attentes différenciées. Pour les femmes et leurs filles, assurer le travail domestique, dans «leur» espace ménager, est interprété comme un devoir familial : «Je pense à mes enfants. Si ce n'est pas moi, qui va leur faire à manger, qui va le faire?». Les hommes et les garçons investissent en revanche en grande partie leur temps dans l'espace public, ce qui leur apparaît comme une «évidence». Le café représente, pour une majorité d'entre eux, l'espace de socialisation privilégié, qui leur permet de discuter des problèmes liés à la vie quotidienne (cherté de la vie, absence de distraction, bureaucratie, etc.) et des événements politiques majeurs en Algérie et dans le monde. Dans notre enquête, les hommes ne sont pas concernés par le travail culinaire approprié par les femmes. Nos observations montrent bien que la cuisine est investie par les hommes uniquement durant les repas. Certains d'entre eux sont l'objet de moqueries de la part de leurs épouses qui refusent catégoriquement leur soutien dans la réalisation des tâches domestiques (faire la vaisselle, éplucher les pommes de terre, laver la salade, etc.), en raison, disent-elles, de leurs «maladresses».

Le temps consacré au repas de l'enfant ne se départit pas de la norme de genre quand l'homme et la femme exercent la même profession. Évoquons ce couple de médecins généralistes, résidant dans un appartement de trois pièces, situé dans le quartier de Maraval, principalement peuplé d'enseignants et de commerçants. Fatima est âgée de 38 ans. Elle a trois enfants âgés respectivement de 7, 8 et 10 ans. Elle est contrainte très tôt le matin de préparer le petit déjeuner de ses enfants, entreposé sur la table de cuisine : lait, café, pain, fromage, gâteaux et dattes. Le petit déjeuner peut être lu comme un acte alimentaire fortement routinier au sens que Claude Javeau (2006 : 229) donne à la routine :

«[...] l'immanence du "monde vécu", où règnent la répétition et la banalisation, ce que Lefebvre appelle les insignifiances, et qui pourtant confère à l'existence sa signification intrinsèque, dans le sens des *signes* dont elle est porteuse et qu'elle ne cesse de produire et reproduire».

Les femmes considèrent que l'acte routinier est pesant et aliénant. De par sa répétition, il atteint profondément leur corps physique et social. «Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de refaire les mêmes gestes tous les jours», dit Malika (40 ans, agent de bureau). Leur statut s'efface au profit de celui des mères nourricières.

Pour Fatima, le déjeuner est aussi de l'ordre de la fluctuation, de l'incertitude et du rafistolage : « Je ne sais pas ce que je vais leur faire à manger, aujourd'hui, pour gagner du temps » ; employant là une expression récurrente des femmes. Fatima privilégie le réchauffement des restes du dîner de la veille, lui permettant de gagner du temps, pour concilier sa double activité. Mais le jour où elle n'exerce pas son métier, elle n'hésite pas, pour compenser ses absences du domicile, à faire plaisir à ses enfants, en leur préparant un repas copieux abondamment pourvu en protéines animales : plat de viande de mouton ou de poisson, gratin de pommes de terre, salade et fruits.

La gestion mentale du temps oblige les femmes à penser à l'approvisionnement des produits alimentaires. Ce sont elles qui se consacrent, en pratique, aux achats de produits alimentaires essentiels. La quantité totale des approvisionnements en produits alimentaires achetés et transportés par Fatima, du marché au domicile, est supérieure à celle de son mari. La femme serait « naturellement » considérée comme étant la « plus apte » à choisir des produits alimentaires de bonne qualité. L'homme se juge « incompétent » dans l'achat des aliments de qualité. Fatima, médecin comme son mari, est conduite, dans une logique genrée, à prendre en charge la majorité des achats de produits les plus lourds. *A contrario*, son époux se limite à l'acquisition du dessert (un kilogramme d'oranges ou un litre de jus, etc.) :

« Moi, j'achète toutes les provisions : le café, le sucre, les pâtes, l'huile, les légumes, etc. Je fais le marché (elle pose la main sur son front). C'est très fatigant. Mon mari n'achète que le jus, les fruits ou autre dessert. »

Gestionnaires de l'alimentation des enfants et de leur mari, les femmes assurent dans l'isolement et sans reconnaissance sociale, « ce “noyau dur” du travail domestique, (qui) appelle à un enchaînement de tâches variées, complexes et chronophages : planification des menus, achats alimentaires, transport des achats, stockage des denrées alimentaires, anticipation, préparation des repas, service, vaisselle, rangement, etc. » (Fournier *et al.*, 2015 : 27).

Le travail professionnel des femmes à Oran ne va pas de soi face aux contraintes rencontrées dans la société locale. La rareté des crèches et leur coût élevé obligent certaines d'entre elles à rechercher un soutien auprès de leurs parents pour la garde des enfants. Elles sont en outre confrontées à un environnement social dominé par des incertitudes et des aléas liés aux transports très irréguliers, aux embouteillages nombreux, causant une perte de temps pour les femmes devant rejoindre leurs lieux de travail. Les enfants, notamment après les classes et pendant les vacances, sont contraints à rester à la maison ou dans la rue, et s'ennuient, du fait de la rareté des bibliothèques et cinémas dans la ville d'Oran. Enfin, le religieux est l'objet d'une instrumentalisation et d'une moralisation par le politique, qui freine la liberté et l'émancipation des femmes. Autant d'éléments structurels producteurs de tensions entre les normes genrées et les aspirations socioprofessionnelles des femmes (Mebtoul, 2010).

Pour une majorité d'entre elles, la seule alternative pour continuer à assurer leur activité professionnelle est de renouer le lien de dépendance à l'égard de leurs parents, plus particulièrement de leur mère. Celle-ci assure l'activité alimentaire de ses petits-enfants :

« Moi je travaille. Je laisse mes enfants chez ma mère. Mes enfants prennent le déjeuner chez elle. Ils mangent tous les repas préparés par leur grand-mère, comme

le couscous, la soupe, les vermicelles au lait. Ils m'ont supplié, le soir, de leur préparer les mêmes repas pris chez leur grand-mère.» (Chérifa, enseignante, trois enfants)

Il semble important de déconstruire la définition naturaliste des identités et de la solidarité familiale souvent essentialisée, qui occulte les rapports de pouvoir au sein de la famille. Celle-ci est une institution sociale marquée par des inégalités sexuées entre ses différents membres (Mebtoul *et al.*, 2018).

L'activité professionnelle des femmes leur assure une autonomie financière. Ce qui leur donne une capacité d'agir dans la société de consommation. Mais, dans les conditions sociopolitiques actuelles, ceci semble insuffisant pour accéder à la transformation de leur statut de femme dans une logique émancipatoire. Elles font en effet face à une « police des mères » qui les enjoint d'assurer l'ensemble des activités domestiques et de s'en porter garantes, tout particulièrement celles tournées vers les enfants (Garcia, 2011)³. Cette « police des mères » est prégnante dans une société algérienne fortement encadrée par des normes sociopolitiques patriarcales (Mebtoul et Salemi, 2017).

La naturalisation de la division sexuelle du travail est encore plus radicale et pesante pour les femmes qui n'exercent aucune activité professionnelle. Leurs rôles domestiques, et le mot n'est pas très fort, sont hégémoniques. « Je m'oublie totalement » est une expression récurrente dans le discours des mères. Ce qui signifie que leur temps social est de façon dominante consacré à leurs enfants :

« Je ne te dis pas ce que je vis... J'ai oublié que j'existe. Je n'ai pas un moment de répit. Je me néglige en totalité. J'ai un goitre que je traîne depuis quatre ans. Je ne prends ni de traitements ni ne fais de bilans. Ma tête ne travaille que pour ma fille. » (Rabia, 37 ans, femme au foyer, son mari est peintre)

Elle s'accroche à ses enfants non pas comme des personnes autonomes ; mais plutôt comme ceux devant faire corps avec elle, dans une logique fusionnelle qui consiste à vouloir leur bien mais sans eux.

« “Être une bonne mère”, c'est vouloir ce qu'il y a de mieux pour son enfant, veiller en toute chose à sa sécurité et à son épanouissement et surtout être d'une disponibilité sans faille. Voilà une injonction qui pèse lourdement. » (Halpern, 2013 : 116)

Certaines mères nourricières s'appesantissent sur « l'excellence » du travail culinaire assuré au profit de leurs enfants. Elles accordent une importance aux jugements et aux regards des autres sur leurs activités culinaires. Elles décrivent de façon détaillée à leurs interlocutrices (voisines et proches parentes) le mode de préparation du repas destiné à leurs enfants, le contenu des émissions de télévision portant sur les menus. Elles insistent sur leurs compétences mises en œuvre pour « réussir » le bon plat. La société algérienne reste profondément voyeuriste (Bourqia, 1996). Les mères ne souhaitent pas perdre la face dans leurs interactions quotidiennes avec les voisines et les membres de leur famille. En survalorisant leur statut de mère, elles compensent l'absence de toute reconnaissance sociale et politique de la personne qui est celle de la femme citoyenne (Mebtoul, 2018).

3. Dans son ouvrage, Sandrine Garcia étudie « un processus de naturalisation de la division sexuelle du travail parental et l'avènement d'une “police des mères” qui rognent l'autonomie que les femmes ont conquise entre 1967 et 1975 sur leur corps et sur leur vie, et font sortir de l'espace privé les relations qu'elles entretiennent avec leurs enfants, pour s'immiscer dans l'économie affective familiale et s'ériger en gardien bienveillant du bon fonctionnement de la famille » (Garcia, 2011 : 15).

►► Conclusion

L'alimentation des enfants s'inscrit dans un processus complexe dominé par des tensions indissociables des normes de genre dans la ville d'Oran. Ces tensions révèlent la prégnance du statut des mères au détriment de celui des femmes, conduisant les premières à construire en permanence une relation fusionnelle avec leurs enfants qui semblent représenter leur seule compensation face à la force structurelle des rapports de genre qui marquent la société algérienne. Le travail culinaire, assuré au profit des enfants et du mari, devient une affaire des mères qui se retrouvent les seules gestionnaires de l'alimentation familiale, mais dont le contrôle et la distribution des produits alimentaires sont réappropriés en grande partie par les hommes. Pour tenter de faire face à une charge de travail physique et mentale pesante dans l'alimentation de leurs enfants, elles s'appuient, pour certaines d'entre elles, sur le réseau familial le plus proche. Pour d'autres, notamment celles qui exercent une activité professionnelle, il s'agit de les intégrer le plus rapidement possible à la crèche. Toutes ces alternatives pour réduire l'activité culinaire ne semblent pas remettre en question la domination masculine, dévoilant une configuration genrée de la nourriture des enfants oranais.

►► Références

- Ariès P., 1997. *La fin des mangeurs. Les métamorphoses de la table à l'âge de la modernité alimentaire*. Paris, Desclée Brouwer, 173 p.
- Balibar E., 2001. *Nous citoyens d'Europe ? Les frontières, l'État et le Peuple*. Paris, Éditions La découverte, 324 p.
- Belghachem H., 2016. *Les significations attribuées par la mère aux pratiques alimentaires de l'enfant (0-7 ans) à Oran*. Mémoire de master en sociologie de la santé, unité de recherche en sciences sociales et santé, université Oran 2, Oran, 77 p.
- Bourqia R., 1996. *Femmes et fécondité*. Casablanca, Afrique-Orient, 135 p.
- Chikhi K., Padella M., 2014. L'alimentation en Algérie. Quelles formes de modernité ? *New Medit*, 3 : 50-58.
- Corbeau J.P., Poulain J.P., 2002. *Penser l'alimentation, entre imaginaire et rationalité*. Toulouse, Éditions Privat, 209 p.
- Cresson G., 1995. *Le travail domestique de santé, analyse sociologique*. Paris, L'Harmattan, 346 p.
- Devreux A.M., 2001. Les rapports sociaux de sexe : un cadre d'analyse pour les questions de santé. In : *Femmes et Hommes dans le champ de la santé, Approches sociologiques*. Aïach P., Cèbe D., Cresson G., Philoppe C. (Eds.), Rennes, Éditions ENSP, Approches sociologiques : 97-116.
- Fournier T., Jarty J., Lapeyre N., Touraille P., 2015. L'alimentation, arme du genre. *Journal des Anthropologues*, 140-141 :19-50.
- García S., 2011. *Mères sous influence, de la cause des femmes à la cause des enfants*. Paris, Éditions La découverte : 383 p.
- Goffman E., 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris, Les Éditions de Minuit, 251 p.
- Halpern C., 2013. Mères à bout de nerf. In : *La parenté en question*. Bedin Y., Fournier M. (Eds.), Paris, Éditions sciences humaines : 114-120.
- Javeau C., 2006. Routines quotidiennes et moments fatidiques. *Cahiers internationaux de Sociologie*, CXXI : 227-238.

- Kergoat D., 2000. Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe. *In : Dictionnaire critique du féminisme*. Hirata H., Laborie F., Doaré H., Le Sénotier D. (Eds.), Paris, PUF : 35-44.
- Lefebvre H., 1968. *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Paris, Gallimard, 384 p.
- Liogier R., 2018. *Descente au cœur du mâle*. Paris, Les liens qui libèrent, 141 p.
- Madani M., 2016. L'agglomération oranaise, jeux d'acteurs et dynamique urbaine. *Les cahiers du Cread*, 115 : 73-93.
- Mebtoul M., 2001. Santé et société en Algérie : le travail de santé des femmes. *In : Femmes et Hommes dans le champ de la santé, Approches sociologiques*. Aïach P., Cèbe D., Cresson G., Philoppe C. (Eds.), Rennes, Éditions ENSP : 281-302.
- Mebtoul M., 2010. La dimension sociopolitique de la production de santé en Algérie. *In : Famille et santé*. Cresson G., Mebtoul M. (Eds.), Rennes, Presses de l'ENSP : 21-30.
- Mebtoul M., 2018. *Algérie : la citoyenneté impossible ?* Alger, Éditions Koukou, 216 p.
- Mebtoul M., Hachem A., Araoui K., 2018. Corps de femmes sous tension en Algérie. *Chimères*, 92 : 97-106.
- Mebtoul M., Salemi O., 2017. La relation fusionnelle mère-enfant diabétique. L'effacement de la femme et de l'enfant comme personne. *Naqd*, 35 : 99-116.
- Mozziconacci V., 2017. Les échelles du care. Du temps et de l'espace pour les relations : une approche féministe des institutions. *In : La ville : quel genre ? L'espace public à l'épreuve du genre*. Faure E., Hernandez-Gonzales E., Luxembourg C. (Eds.), Montreuil, Le temps des cerises : 115-134.
- Noddings N., 2013. *Caring. A relational approach to ethics and moral education*. Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 256 p.
- Steiner P., 2017. Le concept de tension dans la sociologie de Weber. *L'Année sociologique*, 67(1) : 163-188.

►► Remerciements

Les auteurs tiennent à remercier Danone Nutricia Research (Alger et Palaiseau) pour le soutien financier apporté à cette recherche et pour les échanges fructueux avec les équipes sur les résultats. Ils remercient également les relecteurs et les évaluateurs anonymes pour leurs critiques et suggestions qui ont permis l'amélioration substantielle du chapitre tant dans le contenu que dans la forme.